

HISTOIRE

DES ITALIENS

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de reproduction

À

HISTOIRE DES ITALIENS

PAR

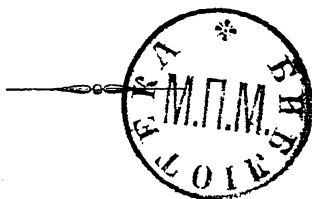
CÉSAR CANTU

Traduite sous les yeux de l'auteur

PAR M. ARMAND LACOMBE

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ITALIENNE

TOME SEPTIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LX

À

HISTOIRE DES ITALIENS.

CHAPITRE CXXIII.

MOEURS DES CITOYENS, DES SEIGNEURS ET DES MARCHANDS. LUXE CROISSANT.
DIFFUSION DES LUMIÈRES. ORIGINE DU THÉÂTRE.

Tous ces faits nous révèlent que nous touchons à la fin de l'âge que nous avons décrit jusqu'à présent ; nous voulons donc nous arrêter encore un moment pour saluer cette génération qui passe, génération d'instinct plus que d'intelligence, qui n'avait pas la connaissance complète de la vérité morale, et ne sut point transformer les passions en principes moraux.

Les cités portaient l'empreinte d'un caractère monumental qui manque aux villes modernes. Elles étaient entourées de murailles destinées à la défense publique ; bien que la plupart, sur le sol italien, fussent et soient encore ainsi, on trouvait souvent entre l'une et l'autre des bourgades et des villages, généralement fortifiés, qui interceptaient ou défendaient les communications.

Devant les villes ou dans le centre à l'intérieur, il y avait presque partout au moins un pont, qui présentait à l'ennemi de nouveaux obstacles. Dans aucune, on ne voyait les restes des tours, du haut desquelles avaient dominé les anciennes familles seigneuriales, et que la liberté avait abaissées ou réduites à un simple ornement. Puis, là où un prince s'était élevé, il avait construit pour sa défense et contre les autres une citadelle qui devait inspirer autant d'effroi que les églises inspiraient de confiance.

Lorsque la religion était l'âme de la société, les églises ne semblaient jamais trop nombreuses ; au-dessus de tous les édifices dominait la cathédrale, qu'on avait transportée de l'extérieur, ou des lieux consacrés d'abord à la dévotion, dans le centre des habitations. On n'aurait pas songé à les isoler, bien qu'il y eût une place devant, et qu'elle fût entourée d'un terrain sacré, parfois ceint d'un mur. Tant que dura la domination des évêques, leur palais était distinct de la ville, fortifié, et comprenait souvent de vastes enclos ; mais partout, excepté à Udine et dans quelques autres localités, il dut faire place aux communes ; néanmoins ces enceintes et les immenses cloîtres restèrent toujours des lieux d'asile. Les ecclésiastiques et les monastères possédaient la meilleure et la plus grande partie de la campagne ; tous les établissements de charité et d'éducation, fondés et dirigés par l'Eglise ou sous ses auspices, conservaient un aspect et un but religieux.

Les maisons étaient construites avec du bois, du torchis, et couvertes de paille, comme on en voit encore dans la France, si brillante par sa civilisation ; comme il n'existait pas de règlements, chacun empiétait le plus qu'il pouvait sur la voie publique, construisait en saillie les étages supérieurs, les escaliers et d'autres parties accessoires, de telle sorte que les rues se trouvaient resserrées et sans lumière. Cependant le besoin d'habitations plus commodes se fit sentir de bonne heure ; la pierre, la brique et les tuiles concoururent à fournir des demeures solides et bien abritées. La disposition régulière des rues de Turin révèle leur origine première.

Les rues tiraient leur nom des lieux où l'on élevait les églises voisines, souvent même de l'industrie qu'on y exerçait, ou des puissantes familles qui les habitaient : usage qui nous révèle une stabilité de familles et de boutiques, aujourd'hui disparue. Les numéros modernes étaient remplacés par une sentence, des armoiries, une enseigne industrielle, une peinture, ou bien une brique.

L'éclairage nocturne était inconnu ; les lampes allumées aux nombreux tabernacles en tenaient lieu dans une certaine mesure. Heureuses les villes qui avaient des eaux courantes pour se laver, ou des pluies fréquentes ! sinon, les immondes que l'on jetait, surtout dans les intervalles inoccupés, les troupeaux de cochons qui les fouillaient librement, le grand nombre d'étables d'où chaque matin l'on menait paître les génisses, comme on le voit